

tout à fait sur la main, sont terminées par d'énormes bouillons en tulle ou linon monté sur un entre-deux formant poignet sans garniture.

Pour petites toilettes du soir, il y a des robes d'organdie avec de grands volants festonnés; les volants sont posés à jour sur la jupe et très-peu froncés; les manches demicourtes sont garnies de volants en engageantes, festonnés, et le corsage froncé est évasé carrément.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DU 31 MAI.

Toilette de chez soi. — Peignoir et jupe pareils en mousseline brodée au crochet, avec pardessus de taffetas rose. Ceinture et nœuds de ruban en taffetas rose. Coiffure en rubans. Chemisette brodée, demi-montante.

Toilette de visite. — Redingote en taffetas d'Italie; corsage à la *Dubarry*; garniture en rubans superposés, disposés en échelle. Chemisette et manches pareilles en entre-deux et mousseline brodée. Chapeau de paille.

M^{lle} DESBOROFF A LONDRES.

Parmi toutes les plus gracieuses et piquantes célébrités que la mode a réunies en ce moment en Angleterre, M^{lle} Desboroff vient offrir le double intérêt de son origine toute anglaise et d'un talent si heureusement formé aux études, au goût, aux élégances parisiennes, qu'elle justifie cet axiome, que l'art est en soi, et que le génie est de tous les pays.

Mais la reine d'Angleterre n'avait pas besoin de savoir que la gracieuse modiste française était aussi une de ses gracieuses *sujettes* pour lui accorder son intérêt et sa protection, car déjà son royal patronage était venu la trouver à Paris, et l'écusson breveté par la jeune souveraine attestait dans les salons de M^{lle} Desboroff que ses succès et ses récompenses avaient retenti de l'autre côté des mers.

Aussi, sa présence à Londres semblait-elle avoir les droits aux flatteurs succès, et toutes les plus grandes dames de la cour s'empressèrent-elles d'accueillir avec une noble et généreuse bienveillance cette *enfant du pays*, qui leur apportait toutes les plus heureuses productions de l'art, du goût et de l'élégance, dont son choix représente si brillamment à Paris toutes les délicates perfections.

Et nous, mandataires fidèles, qui devons rapporter à l'étranger tout ce qui est le

vrai et le mieux de la mode, nous ne faisons que remplir notre tâche en signalant l'arrivée de M^{lle} Desboroff à Londres comme une *bonne fortune* pour les salons où règnent les fêtes, le luxe et les parures. — C'est pour eux, que la jeune artiste a emporté toutes les plus précieuses élégances de nos modes, — et, dans sa maison de *Hanover square* (22), on peut voir exécuter, en moins de quelques heures, les costumes de bal qui, si souvent, ne sont qu'un caprice impromptu, auquel il faut répondre par la spontanéité du goût et l'à-propos de la composition.

Mais, pour consolider le succès de toutes ses créations, la jeune modiste n'emploie que les plus parfaits produits de nos industries. — Ce sont les plus ravissantes fleurs de Constantin¹ qui forment les coiffures, ornent les robes de bal, se placent sur les chapeaux, et dont le nom du célèbre fleuriste donne le plus irrécusable cachet du bon goût et de la supériorité des parures où il a vivement coopéré.

Indépendamment des chapeaux, coiffures, toilettes de bal et de ville dont se charge M^{lle} Desboroff, elle réunit aussi chez elle les mantelets et pardessus, dans les formes les plus en vogue, et excelle dans la composition de ces jolies *sorties de bal*, de ces coquets *petits cazareck* que l'on met par-dessus des toilettes de *chez soi* ou de promenade; et enfin, dans toutes ces fantaisies de la parure, trop longues à analyser, mais dont le résumé le plus complet se trouve chez la jeune modiste qui vient rapporter à sa nation tout ce qui se crée de plus charmant dans la nôtre.

AU COIN DU FEU.

DICK ET DACK.

I.

— Ce sont les fous! m'écriai-je.

— Ce sont les sages! répondit aussitôt Sylsed.

— Mais non!

— Mais si!

Il s'agissait de savoir quels sont les plus heureux, des sages ou des fous.

Cette grave question s'agitait entre Sylsed et moi, au coin d'un feu réjouissant, dans l'une des longues soirées du dernier hiver.

¹ Rue Neuve Saint-Augustin, 37.

II.

- Écoute-moi, poursuivis-je.
— Tu vas me faire un conte, ricana mon obstiné compagnon.
— Une histoire!... m'écriai-je aussitôt, une histoire, et j'en ai connu moi-même les héros.
— Sera-ce long? demanda impertinemment Sylsed.
— A peu près, répondis-je sans me déconcerter le moins du monde, à peu près, comme disaient nos pères, le temps de retourner un sablier.
— Alors, fit mon ami, laisse-moi remettre une bûche dans le feu, de la bière dans nos verres et du tabac dans ma pipe.
J'attendis avec patience, les mains sur les genoux, les yeux au plofond, et profitant du délai pour rassembler mes souvenirs.
Au bout d'un quart d'heure, je fus tiré de ma rêverie par une voix qui disait :
— Tu peux commencer, maintenant, et sans crainte d'être interrompu.
— Est-ce bien certain? demandai-je en souriant.
— Très-certain, répondit Sylsed, déjà renversé sur son fauteuil; va!
— Allons!...
Et je commençai.

III.

Je t'ai souvent parlé de la Maurienne, cette pauvre et misérable province de la pauvre et misérable Savoie. Tous les ans, tu le sais, j'allais y passer la moitié des vacances chez un bon vieillard, ami de mon père, et quelque peu notre parent. Je voyais toujours arriver cette époque avec joie : j'aimais ce pays sauvage et pittoresque, ces hautes montagnes brunes avec leurs panaches de pins rabougris, ces vallées sombres et profondes, où chante la voix des torrents. Je me plaisais à revoir ces villages, tantôt composés de huttes ou plutôt de tentes de chaume, dont le toit noirci touche la terre, et qui doivent parfaitement ressembler aux campements des castors de l'Amérique; tantôt creusés dans un quartier de roc, espèces de terriers multiples, de fourmilères souterraines, de ruches d'abeilles, où vivent des familles entières, entassées, grouillantes, et ne recevant l'air et le soleil que par le trou béant, leur unique porte et leur seule fenêtre.

Pauvres Mauriens! à peine ont-ils l'instinct intelligent des abeilles, des fourmis et des castors!

Informes et goitreux, incolores et blêmes, souvent crétins, idiots parfois, stupides et abrutis toujours, ils vivent de la vie des végétaux et des madrépores; seulement ils marchent, ils se traînent, ils rampent, voilà tout!

Eh bien! malgré toutes ces laideurs et toutes ces misères, ils sont heureux!

Oui, heureux! j'en atteste leur regard pur et doux, leur sourire candide et ingénu! Tout leur manque, mais ils ne désirent rien; ils sont déshérités de tout, et leur incomplète nature n'a pas un regret! La montagne les abrite, les loge et les nourrit à la fois. Quelques bestiaux, leurs compagnons et presque leurs frères, les habillent de leur laine, les régalaient de leur lait... Voilà toute la vie des pauvres Mauriens, et cette vie-là c'est le bonheur, en comparaison de la vie des pauvres de nos grandes villes. Ceux-là sont étouffés dans leurs caves ou dans leurs greniers fétides; ils souffrent mille besoins, mille esclavages, ceux-là respirent les parfums des Alpes et le grand air de la liberté.

Ne sont-ils pas trop misérables pour qu'aucune tyrannie se soucie d'exploiter leur sang et leurs sueurs?

Vois-tu bien, Sylsed? tu peux à peine me comprendre, et je le sens bien, car celui-là seul qui a visité la Maurienne peut savoir ce que l'aspect de ses habitants offre de bonhomie sereine et touchante!

Bien plus, on rencontre, parmi les peuplades idiotes, des types pleins de poésie et de charme mélancolique.

Tu vas en juger, Sylsed, tu vas en juger.

J'aimais tous ces heureux infortunés; mais deux d'entre eux avaient cependant mes sympathies particulières. Je le dis presque avec fierté, je fus leur ami!...

C'étaient deux frères jumeaux!

Leur âge, on l'ignorait!... On les considérait dans les villages comme deux hommes, mais ils avaient l'air de deux enfants!

On se rappelait à peine leur mère; les deux frères seuls en conservaient le souvenir: et pourtant il y avait déjà bien des années que les deux pauvres insensés l'avaient perdue.

Ils étaient idiots et muets; Dieu leur avait



31 Mai 1843.

3354.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau et Coiffure de M. Dufre. Meurs de Cartier. Toilettes de Camille. Lingerie et Robe brodée de M. Payan. Crêpe de Chine de Gaydin. Gants Mayer. Vase Labeche-Rein. Parfums Guerlain.

Mess. J. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. L.



Heute 6. April 1844

gardèrent étonnés ou naïfs; puis, machinalement, et, comme par instinct, Dick me montra du doigt la fleur déjà presque voilée par la nuit; Dack étendit le bras vers le ciel, où je vis, au même instant, s'allumer la première étoile. Puis Dick se dirigea vers la grotte, tandis que Dack s'asseyait les jambes pendantes au bord de l'abîme.

Pendant un mois je les revis tous les soirs, et tous les soirs se jouait devant moi cette scène simple et touchante.

Les deux fous jouissaient d'un bonheur serein, mystique, radieux!...

J'observai seulement que leur mutisme n'était plus aussi complet. Dack berçait sa fleur avec un bourdonnement mélancolique et monotone; Dick saluait son étoile d'un cri plaintif et cadencé!... Avec ce bourdonnement et ce cri, le génie de Monpou eût créé deux mélodies, deux chefs-d'œuvre de plus.

Les vacances terminées, je quittai la Maurienne, heureux du bonheur où je laissais mes deux heureux amis.

Un an se passa.

— Que devinrent Dick et Dack?... demandai-je en embrassant mon hôte, à mon retour suivant.

— Tu ne les verras plus... me dit-il avec soupir.

— Où donc sont-ils?... m'écriai-je aussitôt.

Pour toute réponse, le bon vieillard me montra le ciel!...

Voici ce qui était arrivé...

A l'entrée de l'hiver, Dack avait vu sa fleur languir et se faner. En vain, il l'avait abritée de son corps; en vain, il l'avait réchauffée de son haleine. Les fleurs étaient tombées de la tige, et bientôt les feuilles avaient, hélas!... suivi les fleurs. Dack ramassait pieusement les unes et les autres; et lorsque les branches furent entièrement dépouillées, il plaça les pauvres mortes sur son cœur; puis, soutenu, mais non consolé par un instinctif espoir, il avait attendu le printemps. Au printemps, les plantes voisines se réparèrent de leurs feuilles et de leurs fleurs; l'arbuste de Dack resta noir et desséché!... Pas un signe de vie, pas un bourgeon!... Chaque jour augmentait les angoisses de Dack, qui ne se séparait plus de sa fleur, même la nuit. Vain espoir!...

soins inutiles!... L'été arrivait, les fruits mûrissaient déjà, Dack attendait encore en pleurant le réveil de sa fleur chérie!... Pauvre Dack!...

Dick ne pleurait pas, lui!... Son étoile était toujours là, il la revoyait toutes les nuits... Assis, et presque suspendu sur l'extrême crête du précipice, il cherchait à perdre de vue la terre, à se rapprocher du ciel! Les pâtres des environs frémissaient en l'apercevant ainsi, un coup de vent l'eût précipité dans l'abîme!...

Mais une bonne fée semblait le retenir par un lien invisible. Il était si heureux, ce bon Dick! il ne craignait pas, comme son frère, qu'un long hiver vint le séparer de ses amours... Ses hivers à lui, c'était le voile d'une nuit sombre, et voilà tout!...

Un matin, un vieux pâtre, qui les regardait d'un sommet voisin, se voila tout à coup le visage. Il venait devoir un horrible spectacle, et jamais il ne me l'a raconté sans verser des larmes.

Dick contemplait son étoile d'un regard d'adieu. L'étoile file, et semble tomber dans le précipice...

Dick jeta un cri plaintif, et se laissa doucement glisser dans l'abîme!...

A ce bruit, Dack se leva, et vint lentement regarder le gouffre. Puis, il revint auprès de sa fleur, la toucha, la parcourut des doigts, depuis le sol jusqu'à la cime. En même temps il chanta sa monotone chanson. La plante ne répondit que par ce bruit sec et métallique dont semble gémir le bois mort...

Alors Dack arracha la tige de sa fleur bien-aimée, et retourna vers l'abîme. Il marcha jusqu'à ce que le sol vint à manquer sous ses pieds, et disparut à son tour comme avait disparu son frère.

Là seulement je m'arrêtai.

J'étais avide d'entendre la réplique de Sylsed.

— Hein?... fis-je d'un ton résolu.

Mais, pour toute réponse, je n'obtins qu'un ronflement sonore et retentissant.

Sylsed dormait.

CHARLES DESLYS.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — *La Marâtre.*

M. de Balzac est un de ces esprits anatomistes, qui sans effroi promène partout son scalpel. Dans sa *Physiologie du mariage*, il a pénétré dans l'intérieur des ménages de tout rang.

Cette fois-ci, M. de Balzac a attaqué bravement un sujet difficile, que voici sous forme de problème.

Deux femmes, l'une encore jeune fille, l'autre déjà mariée, aiment toutes deux un jeune homme; que feront les deux rivales pour s'entre-tuer?

Deux hommes dans la même situation se couperaient galamment la gorge en plein soleil, devant quatre témoins! — C'est simple et presque naïf. La femme agit avec bien plus d'habileté. — Elle attaquera sa rivale; mais elle l'attaquera sourdement; — elles se feront une guerre de sauvages, sans trêves ni traités; elles se déchireront le cœur, jusqu'à ce que l'une d'entre elles, moins rusée et brisée de douleur, cède enfin et se rende à la merci de son ennemie. — Voilà le grand nœud de toute la pièce. — La comtesse Gertrude de Granchamp a épousé un général de l'empire; — Pauline est une fille que le comte a eue d'un premier mariage. — Maintenant ajoutez un amoureux en gants jaunes, Ferdinand: — Ferdinand aime Pauline à la folie, mais auparavant il a déjà aimé madame de Granchamp; cependant, Pauline est aujourd'hui, son seul amour, et il hait la comtesse!

Pauvre femme! qui l'avait tant aimé! la voilà rebutée, méprisée; — il est bien difficile de cacher à une femme qu'on ne l'aime plus et qu'on en aime une autre, et Gertrude a bien vite tout deviné, — elle est jalouse; — et de qui? de Pauline, sa belle-fille; — que lui importe qu'elle soit ou non sa belle-fille? — elle est femme d'abord; — elle est jeune, elle est belle, elle est séduisante!

Alors commence une de ces luttes terribles où, le sourire sur les lèvres, on se déchire le cœur, — où, devant le monde,

on prend la main de son adversaire pour l'étreindre avec rage dans l'ombre. — *Elles s'assassinent en se caressant.*

C'est qu'en effet, Pauline a une arme terrible contre la comtesse: — Ferdinand lui a remis des lettres dans lesquelles on trouve des preuves de l'amour coupable de madame de Granchamp. — cette arme; elle la possède; — mais la comtesse la reprendra à tout prix! — Il y a là, une scène dans laquelle la comtesse, à bout de prières et de supplications, à genoux et rampante aux pieds de Pauline, irritée de la résistance impassible de la jeune fille, se redresse tout d'un coup, et se jette sur elle, effrayante de colère, de terreur et de haine. — On pressent qu'entre ces deux femmes et Ferdinand il y a la mort, — mais pour lequel des trois?

Enfin, poussée à bout, ne pouvant empêcher ce mariage, la comtesse va prendre une de ces résolutions suprêmes qui ne peuvent venir qu'à l'esprit d'une femme, et d'une femme égarée par l'amour; — elle ira tout dire à son mari, — elle lui avouera hautement sa faute; mais en même temps elle lui dira que son ancien amant veut épouser Pauline, et que cet homme s'appelle Ferdinand, Ferdinand de Martinval, — fils du général Martinval, qui a trahi l'empereur. Le vieux général Granchamp, vieux soldat fanatique, tuera sans nul doute le fils d'un traître; — il punira aussi Pauline de l'avoir aimé; il tuera aussi peut-être sa femme; — mais que lui importe à elle, pourvu qu'elle soit vengée?

Le ciel en a décidé autrement; — Pauline, en écoutant le plan que sa belle-mère lui dévoile en souriant, a compris qu'elle était la moins forte; — elle cède, elle n'épousera pas Ferdinand, — et Ferdinand sera sauvé. — Oui, — mais elle, — elle mourra.

Elle s'empoisonne avec de l'arsenic.

— Somme toute, la pièce, malgré quelques longueurs (le 5^e acte est tout à fait de trop), a de hautes et nombreuses qualités; la plume de M. de Balzac est toujours aussi acérée, son trait aussi vif, aussi vrai.

D***.

A ce Numéro sont jointes les planches 2354 et 2355.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.